

LA NYMPHE

DES

TUILERIES,
OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE,
En Vers & en Vaudevilles:

*Représentée à la Foire Saint-Laurent, sur
le Théâtre de l'Opéra-Comique,
le 16 Juillet 1735.*

Théâtre de l'Affichard.

。 E

ACTEURS.

LA NYMPHE.

LE CAPRICE.

LE NOUVELLISTE.

LA PROVINCIALE.

LE MUSICIEN.

LA JEUNE FILLE.

LE PAYSAN.

LA COQUETTE.

*La Scène est à Paris, dans le Jardin
des Tuileries.*



LA NYMPHE
DES
TUILERIES,
OPÉRA-COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

LE CAPRICE, LA NYMPHE.

LE CAPRICE.



Ille aimable de la Folie,
Que votre sort va faire envie !
En vous plaçant aujourd'hui dans ces
lieux ,

Je vous élève au rang des Dieux.

AIR: *Que faites-vous , Marguerite ?*

Dans ces Jardins agréables ,

Habités par les Amours ,

Eij

100 **L A N Y M P H E**

Les ombrages favorables
Vous feront les plus beaux jours.

Souvent ce que Paris renferme de beau monde ;
A cette promenade abonde ;

Présentez à chacun le repos le plus doux ,
Et de votre bonheur les Dieux seront jaloux.

L A N Y M P H E.

A I R : *Bannissons d'ici l'humeur noire.*

En vérité , Seigneur Caprice ,
Je vous trouve bien obligeant.

L E C A P R I C E.

Le Public me rendra justice ,
Si vous l'amusez un instant.

A I R : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

Pour ce Public , que je révere ,
De mille jeux je deviens pere ;
Sous les loix de la Liberté ,
Encouragé par la Satyre ,
Je trouve ma félicité
A chercher à le faire rire.

A I R : *Ami, sans regretter Paris.*

Je vous fais Nymphé en ce beau jour ;
Acceptez ce beau grade :
Regnez avec le tendre Amour ,
Sur cette promenade.

Je vous mets à l'abri des rigueurs du trépas ;
Mon tendre amour vous en dispense.
Donnez à vos Sujets la première audience ;
Mais comptez que, dans peu, je reviens sur mes pas,
Rendre tout ce qu'un Dieu doit à vos doux appas.

S C E N E II.

LA NYMPHE, LE NOUVELLISTE.

L A N Y M P H E.

A I R : *Allons, gai, &c.*

TL vient, sous son empire,
De soumettre mon cœur ;
Si tantôt il soupire,
Il fera mon vainqueur.
Allons, gai, &c.

LE NOUVELLISTE.

Madame, parlez-moi sans façon, je vous prie ;
Ne vous tiré-je point de votre rêverie ?

L A N Y M P H E.

Non, Monsieur.

LE NOUVELLISTE.

Voulez-vous, qu'admirant vos appas ;
Je repasse ici mes nouvelles,
En attendant qu'on s'assemble là-bas.

L A N Y M P H E.

Volontiers. A présent les Gazettes sont belles.

LE NOUVELLISTE

Oui, Madame ; mais rien, ma foi, n'est si
menteur :

De sçavoir tout au vrai, moi seul j'ai le bonheur.

E iij

102 L A N Y M P H E

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Par-tout j'ai des correspondances ;
En ports de lettres , tous les ans ,
Je dépense des biens immenses :
Tous les jours j'en ai pour cent francs.

L A N Y M P H E.

Cent francs ! C'est une grosse somme.

LE NOUVELLISTE.

Il me vient des paquets de Juvifi , de Rome ,
De Maroc , d'Amsterdam , de Nogent-le-Rotrou ,
D'Angleterre , du Mans , de Meudon , d'Alle-
magne ;

De Meaux , du Pays de Cocagne ,
De Fontainebleau , de Moscou ,
Du Mont St. Michel , de Bretagne ,
De Montmorency , du Perou ,

De Chaillot , d'Ispahan , de Gonesse , d'Es-
pagne ,

De Carthage , de Tours , de St. Cloud , de Tunis ,
De Pontoise , de Reims , d'Athènes , de Bour-
gogne ,

D'Amiens , de Chartres , de Gascogne ,
Du Grand-Caire & de St. Denis.

L A N Y M P H E.

Voudriez-vous , Monsieur , me dire des nouvelles
De quelques-uns de ces pays lointains ?

LE NOUVELLISTE.

Oui , Madame. On m'écrit de Reims :

DES TUILERIES. 103

AIR: *Non, je ne ferai pas.*

Qu'on y voit, comme ici, peu d'épouses fidelles;
Qu'elles font mille efforts pour paroître plus
belles,

Et que, dans un repas, lorsqu'elles sont en train,
Autant que leurs maris elles boivent du vin.

De Maroc: qu'un Poëte a fait une Elégie,
Où brille un sublime génie,
Pour remporter le prix des Jeux Floraux.

L A N Y M P H E.

Un Poëte à Maroc! Vous vous trompez, je pense.

LE NOUVELLISTE.

Croyez-vous qu'il ne soit des Poëtes qu'en
France?

L'Univers en fourmille. On m'écrit de Bordeaux,
Qu'à sa Belle un Gascon préparoit une fête;
Mais son Iris refuse un tête-à-tête.

L A N Y M P H E.

Cet Amant se ruinera.

LE NOUVELLISTE.

Eh! se ruine-t-on dans ce bon pays-là?

Les Gascons, avec la Fortune,

Ont toujours fait bourse commune.

On me mande du Mans, qu'un certain vieil
Huissier

Avec honneur fait son métier.

De Cocagne: qu'un Peintre est exempt de folie;

D'Athènes: qu'une Belle est sans coquetterie.

E iv

L A N Y M P H E

A I R : *Le Ciel bénisse la besogne.*

De Bretagne : que les Bretons
Y trouvent tous les vins si bons ;
Qu'avec plaisir le vin de Brie
Est par eux bu jusqu'à la lie.

A I R : *La ceinture de Vénus.*

De Dijon : qu'un vieux Procureur
Vient de prendre une jeune femme ;
Charmante , & de très-belle humeur ,
Et qu'il a trois grands Clercs , Madame.

L A N Y M P H E.

Son Étude , je crois , lui fera de l'honneur. . . .

On l'entoure ; il va lire une lettre , je gage.

Adieu.



SCENE III.

LA PROVINCIALE, LA NYMPHE.

LA NYMPHE.

AIR : *Je suis un Précepteur d'Amour.*

QUEL fou ! J'en ris de tout mon cœur.
 Une Beauté vers moi s'avance ;
 Elle a l'air chagrin & rêveur.
 Laissons-lui rompre le silence.

LA PROVINCIALE.

Avec respect, Madame, j'ai l'honneur
 De vous faire la révérence.

LA NYMPHE.

J'ai beau me rappeler, il ne me souvient pas
 D'avoir, dans ce Jardin, vu briller vos appas.

LA PROVINCIALE.

Madame, en ce moment j'arrive de Province,
 Et ma Fortune est terriblement mince.

AIR : *Trois freres gueux.*

On s'enrichit dans ce pays, dit-on,
 Et cet espoir a causé mon voyage ;
 Souvent ici l'on trouve occasion
 De s'attirer un généreux hommage.

E. v

L A N Y M P H E.

Paris, pour parvenir, autrefois étoit bon.

L A P R O V I N C I A L E.

A I R : *Comme un Coucou.*

N'allez pas m'ôter le courage.

J'ai des mœurs, j'ai des sentimens ;

Je suis jeune, bien faite & sage ;

Je compte sur mes agrémens :

Ne sont-ils pas assez charmans

Pour fixer chez moi la fortune ;

Et voir, dans peu, fuir à grands pas

L'indigence qui m'importune ?

D'ailleurs, j'ai des vertus, sont-elles sans appas ?

L A N Y M P H E.

De vos vertus ne parlez pas.

A I R : *J'ai fait souvent résonner ma Musette.*

Dans ce pays, elles sont inutiles.

Si vous sçaviez battre des entre-chats,

Alors bien-tôt, dans ces heureux asyles,

Votre talent feroit bien du fracas.

L A P R O V I N C I A L E.

A I R : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Madame, dès ma tendre enfance,

Je faisois mon amusement

De m'étudier à la danse ;

J'y réussis passablement.

L A N Y M P H E.

Joignez-vous à cela quelque peu de Musique ?

DES TUILERIES. 107
LA PROVINCIALE.

Madame , je chante au parfait ;
Mais je hais un air méthodique ,
Et qui tient trop du chromatique ;
Je suis pour le petit couplet.

Ecoutez.

AIR : *L'autre nuit , j'aperçus en songe.*

A Paris , une fille aimable ,
Avec de la voix & des pas ,
Se fait un destin plein d'appas :
L'Amour , ce vainqueur adorable ;
D'un trait choisi de son carquois ,
Soumet la Fortune à ses Loix.

L A N Y M P H E.

Votre voix m'a chatouillé l'oreille ;
Je crois que vous ferez merveille ;
Je vous parle sincèrement.

Un plaisir dont Paris est encore idolâtre ,
C'est de voir exceller une Belle au Théâtre.
Sçavez-vous déclamer ?

L A P R O V I N C I A L E.

Comment

Je déclame très-joliment.

AIR : *Nous servons pour vous satisfaire.*

J'ai le ton grave , pathétique ,
Et le geste badin , charmant :
Oh ! de vous plaire je me pique.

E v j

108 LA NYMPHE.

LA NYMPHE.

Je vous en fais mon compliment.

A ce que je puis voir, vous aimez le tragique ?

LA PROVINCIALE.

Mon goût n'est pas encor déterminé.

Souhaitez-vous du tendre ou du passionné ?

Je vous devine, il vous faut du comique.

LA NYMPHE.

Je veux de tout cela.

LA PROVINCIALE.

Je vais vous contenter,

Ou, du moins, je vais le tenter.

Vous allez me voir contrefaire

Une femme coquette, embrassant son époux

Qui part pour aller à la guerre.

Cher mari, vous partez ! Pourquoi me quittez-vous ?

Que je vous doive à mes allarmes !

Laissez-vous toucher par mes larmes.

Demeurez, n'allez point au-devant du trépas,

Ou laissez-moi suivre vos pas.

Vous me refusez cette joye !

Loin de vos yeux les miens, toujours baignés
de pleurs,

Vont faire voir mon ame en proye

Aux plus accablantes douleurs.

DES TUILERIES. 109

Ah ! mes foibles attrait , de qui je tiens la gloire
D'avoir sur votre cœur remporté la victoire ,

A tout moment , vont se flétrir ;

Puis à votre retour , Dieux ! je verrai mourir ;

A la honte de la constance ,

Vos feux , qui font tout mon plaisir.

Que vous perdrez de votre complaisance !

Vous n'aurez plus pour moi que de l'indifférence ;

Car ce n'est que notre beauté

Qui , dans nos fers , retient l'homme volage ;

Et nous ne devons son hommage

Qu'à sa propre félicité.

Eh ! quoi ! vous êtes insensible

A mes tristes gémissemens !

Vous partez ! O moment terrible !

Cher époux , prends pitié de mes égaremens !

Redoublons nos embrassemens ;

Promettons-nous une flamme constante.

Adieu , compte sur mes vertus.

Hélas ! Je ne l'apperçois plus ,

Il est parti ! que mon ame est contente !

Je vais faire ma volonté ,

Et jouir de la liberté.

L'Olive , tu n'es pas un garçon mal-habile ,

Cours dire à l'Abbé Coquenville

De venir dîner au logis ;

De chez lui , va trouver le Conseiller Damis :

Dis-lui que je l'attends à souper pour affaire ;

Dis cela d'un ton de mystère ,

110 . L A N Y M P H E

Afin qu'il t'entende ; c'est tout.

Pars. Cet échantillon est-il de votre goût ?

L A N Y M P H E.

Il me plaît fort , je ne puis vous le taire ;

Voyons de votre danse un essai.

L A P R O V I N C I A L E.

De bon cœur :

J'aime à danser à la fureur.

Pour quel genre de danse êtes-vous , je vous prie ?

L A N Y M P H E.

Pour le nouveau , pour le piquant ;

Il me plaira , fût-il extravagant.

Mais quelqu'un vient , adieu. Que vous serez
chérie !

Allez , avec de tels talens ,

A tout Paris vous sçauvez plaire.

L A P R O V I N C I A L E.

Je crois votre éloge sincère ;

Vos suffrages m'en sont garans.



S C E N E IV.

LE MUSICIEN, LA NYMPHE.

L A N Y M P H E.

Quel homme s'offre à moi ? Je crois qu'il se
désole !

Est-ce un Comédien qui répète son rôle ?

Non ; c'est un fou. Ses gestes me font peur.

L E M U S I C I E N, *chantant.*

Vole.

L A N Y M P H E.

Il chante plaisamment ;

L E M U S I C I E N.

Vole.

Rien n'est si beau , sur ma parole ,

Et si propre à toucher le cœur.

Vole. La brillante roulade !

Qu'elle peint bien un vol léger !

(*Appercevant la Nymphé.*)

Bon soir , Madame ; il faut que je vous persuade
De m'écouter,

L A N Y M P H E

L A N Y M P H E.

Parlez.

L E M U S I C I E N.

Je vais vous obliger!

Je vous présente en moi, Madame, un autre
Orphée,

Et des Musiciens enfin le Coriphée.

Scachez qu'en Bécare, en Bémol,
Mon flexible gosier fait honte au Rossignol.

L A N Y M P H E.

Et vous chantez gratis?

L E M U S I C I E N.

Gratis! Oh! non, Madame;

Un plus noble dessein m'enflamme.

Dans ce lieu je viens répéter:

Au grand Concert, tantôt je dois chanter,
Et d'applaudissemens j'en sortirai très-riche;
Mon nom, en beau carmin, éclate dans l'affiche.

Le hazard m'a fait composer,

Ce matin, un air admirable.

Sur ce gazon daignez vous reposer,
Vous verrez si je suis un homme incomparable.

Madame, les Vers sont François,

Et la Musique Italienne.

Vole. Fort-bien, je suis en voix.

L A N Y M P H E.

Vous allez me charmer.

DES TUILERIES. 113
LE MUSICIEN.

Il faut que j'y parviennne.

Vole , Amour , lance un trait vainqueur :
Vole , enflamme soudain la Beauté que j'adore.
Pour elle un beau feu me dévore ;
Je sens la plus brûlante ardeur :
Mais si je puis changer son cœur ,
Amour , rends-moi plus tendre encore !

L A N Y M P H E .

Votre mérite est éclatant.

LE MUSICIEN.

Et qui n'en convient pas , déroge
Au bon goût qui regne à présent ;
Qui me nomme , fait mon éloge.

L A N Y M P H E .

Procurez-moi l'honneur de vous louer ;
Nommez-vous , s'il vous plaît.

LE MUSICIEN.

Des Roulades , Madame.

L A N Y M P H E .

Des Roulades ? Ce nom , il le faut avouer ,
Est divin , selon moi.

114 L A N Y M P H E
L E M U S I C I E N .

Vous me ravissez l'ame.

A I R : *La ceinture.*

Tous mes airs sont frifés , légers ;
La fille , la mere , la tante ,
Les François & les Etrangers
Dévorent tout ce que j'enfante.

Je ne sçaurois fournir à leur avidité.
Je dois ma vogue à cette nouveauté
Dont je sçais orner mes ouvrages.
Je ne fais point d'airs sérieux ;
En imitant autrui , l'on ne fait que du vieux.
J'aime les foudres , les tapages ,
Les tonnerres & les orages.

L A N Y M P H E .

A I R : *Amis , sans regretter Paris.*

Oh ! vous ferez incessamment
Quelqu'Opéra terrible.

L E M U S I C I E N .

Oui , j'en ferai certainement ;
Cela m'est très-possible.

A I R : *Mr. le Prevôt des Marchands.*

Madame , de mon plus bel Air
Je veux ici vous régaler ;

DES TUILERIES. 115

Les cadences en sont brillantes ;
C'est un morceau des plus nouveaux :
Les roulades en sont charmantes ,
Et forment autant de tableaux.

L A N Y M P H E.

J'admire votre complaisance.

LE MUSICIEN.

Voulez-vous bien que je commence ?

L A N Y M P H E.

Oui , Monsieur , commencez , remplissez mes
desirs ;

Je vous devrai mille plaisirs.

LE MUSICIEN.

Qu'entends-je ? Où suis-je ? O ciel ! quels terri-
bles vacarmes !

Le tonnerre , les vents , mille effroyables cris
Troublent à la fois mes esprits.

J'apperçois des lieux pleins de charmes.

On y gémit , on y verse des larmes

Mon cœur , bannissez vos allarmes :

En dormant , je songeois que j'étois à Paris.

Voici de ma chanson les parfaites peintures :

Le tonnerre , les vents , mille effroyables cris.

N'ai-je pas là bien peint les bruits

116 L A N Y M P H E

Que font sur le pavé différentes voitures ,
Et ceux qu'un peuple fourmillant
Fait dans Paris , en allant & venant ?

L A N Y M P H E.

Sans doute.

LE MUSICIEN.

Des lieux pleins de charmes.

Les spectacles. *Versent des larmes ;*
La Tragédie.

L A N Y M P H E.

Affurément.

LE MUSICIEN.

Des ris ; la Comédie.

L A N Y M P H E.

On l'entend aisément.

LE MUSICIEN.

On croit même voir sur la Scene
Un Acteur renommé s'épuiser en Lazzis.

L A N Y M P H E.

Votre Chançon n'a point de prix.

LE MUSICIEN.

Recommençons.

L A N Y M P H E.

N'en prenez pas la peine.

LE MUSICIEN.

Je m'en vais la chanter , au gré de mes desirs ,
• A la table d'un Grand , dont je fais les plaisirs.

S C E N E V.

LA JEUNE FILLE,
LA NYMPHE.

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Je suis la fleur.*

DE la maison je me suis échappée,
Pour goûter du contentement.
Dans mon dessein je ne suis point trompée,
Je jouis d'un plaisir charmant.

LA NYMPHE.

Comment avez-vous pu sortir furtivement ?

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Je ne suis né ni Roi ni Prince.*

J'ai pu faire cette équipée,
Ma cousine étant occupée.

LA NYMPHE.

L'étoit-elle agréablement ?
Apprenez-moi cette nouvelle.

LA JEUNE FILLE.

Eh ! jamais l'est-elle autrement,
Quand Célindor est avec elle ?

Céлиндор ! quel est-il ?

LA JEUNE FILLE.

C'est un jeune Monsieur ;
Fort bien fait , d'agréable humeur ;
Ma cousine en perd la cervelle.

AIR : *Amis , sans regretter Paris.*

Quand il n'est point à la maison ,
Elle brusque son monde ;
Madame , c'est un vrai dragon
Qui toujours peste & gronde.

AIR : *Est-ce que ça se demande ?*

Il plaît , on l'aime tendrement :
Je le sçais d'assurance.

LA NYMPHE.

Pour plaire , que fait-il ?

LA JEUNE FILLE.

Vraiment...

LA NYMPHE.

Faites-m'en confidence.

LA JEUNE FILLE.

Ne me pressez point
Sur ce point ;
Je vous le recommande.

LA NYMPHE.

Mais encor ,

Que fait Célindor ?

LA JEUNE FILLE.

La question est grande.

Je n'ai cependant rien vu ,

Non , rien qui puisse me faire

Douter de quelque mystère ;

J'ai seulement entendu.

LA NYMPHE.

Oh ! cela vaut bien avoir vu :

Car vous êtes une commere

Dont l'oreille , au défaut des yeux ,

Doit faire son devoir au mieux.

Qu'avez-vous entendu ? De l'apprendre il me
tarde.

LA JEUNE FILLE.

Me prenez-vous pour une babillarde ?

AIR : *Le ciel bénisse la besogne.*

Quoique du sexe féminin ,

A ma langue je mets un frein ;

A mon âge , je sçais me taire.

LA NYMPHE.

Eh ! moderez votre colere.

Une fille , toujours , doit parler doucement.

LA JEUNE FILLE.

Madame , c'est mon caractère.

Je tâcherai de m'en défaire ;

LA NYMPHE

Car je crois que l'emportement
N'est pas propre à faire un Amant ;
J'en desirer un.

LA NYMPHE.

Pourquoi ?

LA JEUNE FILLE.

Pour être cajolée ;
Pour être de cent noms tendrement appelée ;
Je parle sérieusement.

LA NYMPHE, *riant*.

Ah ! ah ! Mais, qu'est-ce qu'un Amant ?

LA JEUNE FILLE.

Que me demandez-vous ? Ah ! Madame, à
votre âge,

Vous avez le doux avantage
De n'ignorer de rien. Que votre âge est char-
mant !

LA NYMPHE.

AIR : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Mais d'un Amant quelle est l'image

Que peut s'en former votre cœur ?

LA JEUNE FILLE.

Je crois qu'en nous rendant hommage,

Un Amant fait notre bonheur.

LA NYMPHE.

Votre jeunesse vous abuse.

Un Amant, il est vrai, nous semble à desirer ;

Tant que nous pouvons ignorer

Que

5 TUILERIES. 121

Que sous un beau dehors il déguise la ruse
Dont il se sert, pour mieux nous attirer ;
Mais quand de notre cœur il a sçu s'emparer ,
Le perfide nous désabuse.

A I R : *Que j'estime , mon cher voisin.*

L'Amour , pour quelques vains desirs ,
Vous causera des peines :

Doit-on attendre des plaisirs
De qui donne des chaînes ?

LA JEUNE FILLE.

Vous vous moquez : on goûte cent douceurs ;
On soupire , on sent des langueurs ,
L'amour cause une joye extrême. c

A I R : *De la ceinture.*

Par exemple , si Céлиндор
Me disoit tendrement qu'il m'aime ;
Ah ! Mon cœur prendroit un essor
Qui me raviroit à moi-même.

Quand , à mes yeux , il ne fait seulement :

A I R : *L'allumette.*

Que baiser amoureusement
Les belles mains de ma cousine ;
Mon plaisir , Madame , est charmant ;
Mon cœur aussi-tôt me lutine.

Il fait tic , tac , tic , tac ; parlez-moi sans façon ,
Connoissez-vous cela ?

LA NYMPHE.

C'est de l'émotion.

F

LA JEUNE FILLE.

Oui-dà ! C'est du plaisir qui germe dans mon ame,

Et qui fleurira tout d'un coup.

J'ai raison ; n'est-ce pas , Madame ?

LA NYMPHE , *à part.*

Cette fille promet beaucoup.

LA JEUNE FILLE.

AIR : *Nous servons , pour vous satisfaire.*

Vous ne dites mot , je vous quitte.

Ma cousine a sçu , dans ces lieux ,

Faire l'Amant qui la visite :

Tout cede au pouvoir de ses yeux.

Je puis esperer autant qu'elle ,

Car je suis du moins aussi belle ,

Et plus jeune ; je vais me promener là-bas.

Adieu , Madame.

LA NYMPHE.

Adieu , Mademoiselle.

Bientôt plus d'un Amant volera sur ses pas.

SCENE VI.

LE PAYSAN , LA NYMPHE.

LE PAYSAN.

AIR : *Non , je ne ferai pas.*

MOrgué ! l'on est ici moins civil qu'au Village ;

DES TUILERIES. 123

Des gens avont voulu me barrer le passage.
Paifan, toi n'avoir pas, m'ont-ils fièrement dit,
D'ein Monfir comme il faut la viſſage & l'apit.

L A N Y M P H E.

On devoit vous tenir un tout autre langage.

L E P A Y S A N.

Vous me montrez un fort bon cœur,
Et vous m'avez tout l'air d'être de bonne himeur;

J'aime à vous var agir à la franquette :

Ils penſiont que j'allions avaller leu Jardin.

J'ons penſé leu bailler un revars de ſte main ;

Voyais, alle n'eſt pas douillette.

Dame ! je fis un drôle, moi.

L A N Y M P H E.

A votre face rubiconde,

On vous croiroit de bon aloi :

Mais il n'entre jamais ici que le beau monde.

L E P A Y S A N.

A I R : *Mon pere, je viens devant vous.*

Votre diſcours me fait dépit,

N'ons-je pas tous même figure ?

L A N Y M P H E.

A-peu-près... Il a de l'eſprit.

L E P A Y S A N.

Croyais qu'avec cette encolure,

Pour avoir ici du crédit,

Il ne nous manque qu'un habit.

Tournais vos œils ſur ma parſonne ;

Parcourais ma taille mignonne ;

F ij

124 L A N Y M P H E

Si je nous déguifions , morguene ! queuque jour ,
 En freluquet , ferions-je fait au tour ?
 En queul endroit n'aurions-je pas entrée ?
 Avec une veste dorée ,
 Avec un just'aucorps , bâti tant bian que mal ,
 Euffions-je l'air d'un carnaval ,
 En tous lieux j'entrerions d'emblée ;
 Et si je paroiffions avoir queuques ducats ,
 D'être par nous bravement cajolée
 Plus d'une Biauté feroit cas.

L A N Y M P H E.

Je conviens que l'habit fait souvent le mérite ;
 Mais il faut être homme d'élite ,
 Pour faire honneur à son habit.
 Tel paroît dans ces lieux d'une façon brillante ;
 Et de son caquet étourdit ,
 Qui , s'il quittoit fa parure impofante ,
 Echoueroit contre votre esprit.

AIR : *On n'aime point dans nos forêts.*
 Mais un tel homme parle , agit ,
 Par une agréable habitude ,
 Qui fait fa gloire & son crédit ;
 Du monde il fait fa feule étude :
 Sans grace jamais il ne rit ,
 Et voilà l'homme qu'on chérit.

L E P A Y S A N.

AIR : *J'ai fait souvent réfonner ma mufette.*
 Oui , mais tout ça n'est que du babillage.
 A quoi farvont ces jets d'iaux , ces baffins ,

DES TUILERIES. 125

Et ces blancs corps qui de nous font l'image,
Qui n'agissent ni des pieds ni des mains ?

L A N Y M P H E.

C'est pour orner.

L E P A Y S A N.

Cheux nous, on est biau coup pus sage.
Je n'avons pas de biaux jardins,
Mais j'avons de bon jardinage ;
D'un terrain si charmant je sçaurions faire usage,
Et je le rendrions, morgué ! pécunieux.

L A N Y M P H E.

Vous ignorez qu'en une grande Ville,
Il est extrêmement utile
D'y voir briller des jardins spacieux,
Où les gens d'un loisir heureux
Vont quelquefois faire de l'exercice.

L E P A Y S A N.

L'oïveté n'est-elle pas un vice ?

L A N Y M P H E.

Elle en est un, mais c'est pour vous.

A I R : *Quand le péril est agréable.*

Le travail est votre partage ;

Allez vous-en planter vos choux,

Et sçachez que l'homme, chez nous,

N'est pas fait pour l'ouvrage.

Dans une heureuse oïveté,

On voit vivre à Paris un homme bien renté :

Il se fait dans ces lieux amener en voiture,

F iij

126 LA NYMPHE

Il y fait admirer sa grace , sa parure ;
Il parle en homme instruit des affaires du tems ,
Et , selon lui , les Dieux céderont aux Titans.
Il débite avec art quelques fausses nouvelles ,

En passant , il lorgne les Belles :

Après ce manége galant ,

Un souper délicat l'attend ,

Où le nectar se mêle à l'ambroisie.

Un riche n'a de soins qu'à former des desirs ,

Et s'endort tout les soirs fatigué de plaisirs.

LE PAYSAN.

Vartugoi ! la charmante vie !

De devenir Bourgeois vous me baillais envie.

LA NYMPHE.

Il ne faut pour cela que de gros revenus.

LE PAYSAN.

Eh ! morgué , je n'ons pas vaillant dix carolus.

LA NYMPHE.

AIR : *Vous en venez :*

Ici que venez-vous donc faire ?

LE PAYSAN.

Chut , tatigué ! c'est un mystère.

De loin je fis exprès venu ,

Exprès venu ;

Si vous jasiâis , je serions perdu ,

Je serions perdu.

Je fis , Madame , un fuyard de Mélice.

LA NYMPHE.

Poltron ! Tu crains d'entrer dans le Service ,

DES TUILERIES. 127

Tandis que tant de grands Seigneurs ,
Du repos fuyant les douceurs ,
Pour le salut de la patrie ,
Prodiguent chaque jour & leur bien & leur vie !

L E P A Y S A N ,

Sans faire ici le fanfaron ,
Volontiers j'irions à la guerre ?
Mais , morgoi ! je craignons la gueule du canon .
Bian pufque le brit du tonnerre.
Ce brutal n'entend point raifon ;
Bradada ! V'là , morgué ! Charlot couché par
terre.

Mort , je ferions un biau garçon !
Si je ne mourions pas de la guerre , dit-on ,
Je pardrions un bras , une jambe ou la tête ;
A Colinette , après , pourrions-je faire fête ?

L A N Y M P H E .

Eh ! vous-êtes donc amoureux ?

L E P A Y S A N .

A I R : L'allumette.

Oui , morgué ! pufque je ne veux .
Le Seigneur de notre Village
Est un vieux garçon tout gourteux ,
Qui paroît m'aimer à la rage .
Colinette le fart , elle est dans fon Châtiau ;
Tout comme le poiffon dans l'iau .
Il veut me la bailler biantôt en mariage ;
Il nous fera queuque avantage ,
Car il a force picailfons .

F iv

LA NYMPHE

LA NYMPHE, *riant.*

Je pénétre un peu ses raisons.

LE PAYSAN.

Plait-il ? j'ouvrons les yeux ; on nous berne , je
gage.

AIR : *Mirlababibobette.*

Je ne veux pas être amoureux ,

Mirlababibobette ;

Le gouteux

Nous feroit présent d'une aigrette ,

Mirlababi , serlababo , mirlababibobette ,

Serlababorita ,

J'en aurions là.

A ce prix , foin du mariage ;

Conseillez-moi dans cette occasion.

LA NYMPHE.

Je te conseille , ami , de n'être plus poltron ,

La chose est honteuse , à ton âge.

LE PAYSAN.

AIR : *Mr. le Prevôt des Marchands.*

Palfangué ! vous m'enflais le cœur ,

Vous me baillais de la valeur ;

Mon sang dans mes veines bouillonne ,

Je cours sur le champ m'enrôler ;

D'être soudard tout me talonne :

De moi vous entendrais parler.



S C E N E V I I .

LA COQUETTE, LA NYMPHE.

LA COQUETTE, *sans voir la Nymphé.*

DE moi-même aujourd'hui je suis assez contente ;

Mon miroir m'a plu ce matin ;

J'ai l'air spirituel , malin :

Ah ! qu'on va me lorgner Je suis votre servante ,

Madame : appréciez, s'il vous plaît, mes attraits . .

Prononcez , je les abandonne

A votre goût exquis.

L A N Y M P H E .

Personne

Ne peut offrir aux yeux des charmes plus parfaits.

A I R : *Tu croyois , en aimant Colette.*

Oui , je vous trouve ravissante.

Aspect , façons , grâces , atours ,

Madame , tout en vous enchante ,

Tout semble fait par les Amours.

L A C O Q U E T T E .

A I R : *Comme un coucou.*

Il est vrai que je suis aimable :

Ce qui rend votre compliment

D'une tournure incomparable ,

Je vais faire plus d'un amant.

130 LA NYMPHE

LA NYMPHE.

Avec ce visage adorable ,

Vous en avez plus d'un , certainement.

LA COQUETTE.

J'en ai plusieurs , & leur mérite

Fait , qu'envers eux mon cœur s'acquite ;

Et je prétends avec rapidité ,

AIR : *Folies d'Espagne.*

Mettre à profit mes heureux avantages ,

Pour enchaîner plus d'une liberté.

LA NYMPHE.

Que voulez-vous faire de tant d'hommages ?

LA COQUETTE.

A la fureur j'aime la nouveauté.

LA NYMPHE.

Pour tout le monde elle a des charmes :

Mais quiconque chérit son instabilité ,

Quiconque se sert de ses armes ,

Forme des nœuds , sans y prendre plaisir ,

Et les brise tous sans allarmes :

Ah ! quand un choix flatte notre desir ,

Nous devrions nous y tenir.

LA COQUETTE.

Un choix , & s'y tenir ! que dites-vous , Madame ?

Vous ne connoissez pas mon ame.

Apprenez qu'au fond de mon cœur ,

J'ai tous les hommes en horreur.

Voudriez-vous qu'une personne ,

Que la Nature a pris sous sa protection ,

DES TUILERIES. 131

Et qu'avec soin fans cesse elle perfectionne,

Fût capable d'affection ?

Quand un homme me plaît, j'écoute son langage.

AIR : *Je suis la fleur.*

D'un air flatté je reçois son hommage ;

Et je respire son encens ;

En me jurant de n'être point volage,

Il m'amuse pendant un tems.

C'est sur mon cœur ce qu'il peut faire.

L A N Y M P H E.

Vous possédez un heureux caractère.

L A C O Q U E T T E.

Le beau sexe devoit en tout point m'imiter.

Il est honteux que nous soyons la proie,

Que nous fassions toute la joie

D'un petit homme vain qui vient nous en conter ;

Et qui fait toujours consister

Le plus éclatant de sa gloire,

A publier en tous lieux sa victoire.

AIR : *Des billets doux.*

Je me fais un amusement

De causer un transport charmant,

Au fat, au petit-maître :

Mais je leur joue un plaisant tour ;

Je méprise leur sot amour

Dès que je l'ai fait naître.

L A N Y M P H E.

Vos raisons ont de quoi charmer,

A vous louer elles m'assujettissent ;

F vj

Mais les hommes vous divertissent ;
Et qui sçait divertir se fait bien-tôt aimer.

LA COQUETTE.

Il est vrai , d'un amour qui me sembloit extrême
Mon cœur a ressenti les feux :
J'ai même souhaité de former de doux nœuds ;
Mais je m'en tiens à mon système.
Damon avoit sçu m'engager ;
Il est jeune , bien fait ; il danse , il conte , il
chante ;
Sous ses loix j'espérois de ne jamais changer ;
Mais il a l'ame indifférente ,
Et je le traite en étranger.
Céлиндор est galant , sa figure est touchante ;
Mais c'est un fat. Lisandre est grand , spirituel ,
Et complaisant perpétuel ;
Mais son mérite à certain point l'enchanter.
'Ah ! qu'il est ridicule ! En toute occasion ,
Le Chevalier est magnifique
Jusques à la profusion ;
Il chérit le bal , la Musique ,
Il n'est aucun plaisir qu'il n'aime à la fureur ;
Mais il est médisant , indiscret & railleur.

A I R : *Non , je ne ferai pas.*

Le Comte est gai , badin , sautant , riant sans
cesse ;
Mais ne disant jamais un seul mot de tendresse.
Madame , voilà que , depuis quatre mois ,

DES TUILERIES. 133

J'ai fort adroitement sçu ranger sous mes loix.

LA NYMPHE.

Votre Cour est brillante & choisie à merveille.

Très-peu de Belles aujourd'hui

En ont, je pense, une pareille.

LA COQUETTE.

Je coule mes beaux jours ainsi :

Oh ! je dois beaucoup à mes charmes ;

Mais de l'Art j'emprunte des armes

Qui ne manquent jamais de m'affervir un cœur ;

Lorsque la conquête en est belle ,

Et qu'elle peut me faire honneur.

Là-bas le beau monde m'appelle :

Adieu, j'y vole promptement

Ah ! j'apperçois le Caprice charmant.

S C E N E - V I I I .

& dernière.

LE CAPRICE, LA NYMPHE.

LE CAPRICE.

AIR : *L'autre nuit, j'apperçus en songe.*

PRès de vous l'Amour me ramene
Beaucoup plus épris que jamais ;
De ce Dieu je sens tous les traits ;
Je porte sa plus belle chaîne :

L A N Y M P H E

Souffrez qu'un baiser , dans l'instant ,
De ma flamme soit le garant.

L A N Y M P H E.

Comment vaincre la pétulance
D'un petit lutin si charmant ?
Cher Papillon , je cede à la puissance
De l'Amour qui m'arrache à mon indifférence :
Tâchez de m'aimer constamment.

L E C A P R I C E.

Dans mon cœur l'inconstance expire ,
Du tendre Amour je reconnois l'empire.
Jeux badins , Graces & Zéphirs ,
Accourez célébrer l'objet de mes plaisirs.

D I V E R T I S S E M E N T.

A I R.

LA verdure & les ombrages
S'accordent pour parer ces lieux ;
Les oiseaux , par leurs ramages ,
Y font regner le sort des Dieux.
Agréables retraites ,
Asyles des amours ,
Que nos douceurs seroient parfaites ;
Si vos charmes duroient toujours !

VAUDEVILLE.

Paris , dans les saisons charmantes ,
 Est un séjour délicieux ;
 Ses promenades sont brillantes ,
 Tout y sçait enchanter les yeux :
 Les graces , la magnificence ,
 S'y font admirer partout :
 La promenade est , en France ,
 L'asyle du goût.

LA PROVINCIALE.

J'aime de la Muse comique
 Les utiles amusemens ;
 Avec passion je m'applique
 A cultiver ses agrémens :
 Je me flatte , par ma constance ,
 De pouvoir venir à bout
 De mériter la présence
 Des gens de bon goût.

LE PAYSAN.

C'en est fait , j'allons à la guerre.
 Oh ! je n'avons pus de frayeur ;
 Morgué ! je remplirons la terre ,
 D'exploits dus à notre valeur :
 En oubli j'ai mis mon Village ,
 Et ma Colinette itou ;

LA NYMPHE

Sans peur j'entendrons , je gage ,
Chanter le Coucou.

LA JEUNE FILLE,

Malgré les soias de ma Cousine
A cacher son engagement ,
Sans nulle peine je devine ,
Que Célindor est son Amant.
Tendre Amour , ta reconnoissance
Doit me seconder en tout.

Mon cœur pour toi , dès l'enfance ,
Fit briller son goût.

LE MUSICIEN.

C'est avec le dessein de plaire
Qu'écrivent toujours les Auteurs ,
Et l'espoir du même salaire
Sans cesse anime les Acteurs :
Mais , dans une juste balance ,
Vous mettez le prix à tout :
Messieurs , vous êtes , en France ,
Le Temple du goût.

FIN.

L'AMOUR